

Elle accepta, choisit l'Angleterre et partit pour Londres, en laissant à Paris ses illusions et en emportant trois cent mille francs.

Claudia était encore jeune et toujours admirablement belle.

Un riche Ecossais du nom de Dick Thorn s'y laissa prendre.

Devenu passionnément amoureux, il offrit sa main à Claudia qui l'accepta et qui, un an après son mariage, mit au monde une fille qu'on appela Olivia.

Richard Dick Thorn était un grand industriel.

Non seulement il possédait une fortune considérable, mais il gagnait des sommes énormes.

Claudia, nous le savons, adorait le luxe. Elle put dépenser à sa guise et s'en fit d'autant moins faute que son mari l'approuvait en toutes choses.

Elle avait apporté dans la maison de l'industriel les goûts, les élégances, les excentricités parisiennes. Elle menait à Londres la vie à grandes guides et semait l'or autour d'elle sans compter, croyant inépuisable la fortune de son mari.

Richard Dick Thorn battait des mains et assistait émerveillé aux plus inénarrables folies de sa femme.

Claudia Varni, devenue mistress Dick Thorn, n'avait point oublié Georges de la Tour-Vaudieu.

Elle conservait à Paris sinon des amis bien intimes, du moins des connaissances qui la renseignaient sur son compte.

Elle suivit de loin le nouveau duc.

Elle apprit son mariage et sut qu'il avait adopté un fils afin de conserver dans sa famille l'héritage important de l'oncle de sa femme.

Elle sut enfin qu'après la Révolution de 1848 et le coup d'État de décembre, il s'était rallié à l'empire et faisait partie des courtisans du chef de l'État qui l'avait nommé sénateur.

Tout cela l'intéressait et se gravait dans sa mémoire, mais elle collectionnait les renseignements dans le but unique de sa curiosité.

Elle n'en voulait plus du tout à Georges de son abandon.

Il lui suffisait de vivre au milieu d'un grand luxe et dans une agitation continuelle pour se trouver parfaitement heureuse. Or l'existence qu'elle menait à Londres réalisait son rêve.

Un brusque réveil devait interrompre ce rêve. Des maisons puissantes se fondèrent en vue de faire concurrence à la maison Dick Thorn jusqu'à sans rivale.

Le grand industriel lutta vigoureusement, il lutta de toutes ses forces et de tous ses capitaux.

Il fut vaincu après avoir jeté dans le gouffre des sommes colossales pour soutenir la concurrence.

Ce n'était point encore la ruine absolue, mais de la fortune à la gêne il n'y a pas loin quand le désordre règne dans un intérieur, et nous savons que Claudia était incapable de calculer.

Richard Dick Thorn, dominé par sa femme, n'osait faire acte d'énergie et, à la place du gaspillage qui régnait en maître chez lui, imposer une économie désormais nécessaire.

Il ne dit rien et laissa marcher les choses comme elles avaient marché jusque-là.

La situation devint de plus en plus difficile... il ne se plaignit pas, mais il prit à cœur son chagrin silencieux et il en mourut.

Claudia n'avait en aucune façon prévu cette mort. Elle en fut consternée, non parce qu'elle perdait un bon mari, un fidèle et solide appui, mais parce qu'atteignant les extrêmes limites de la seconde jeunesse, elle voyait se tarir tout à coup le Pactole dans lequel, la veille, elle croyait pouvoir puiser indéfiniment.

Habitée à dépenser deux cent mille francs par an, il ne lui restait pour toute fortune que quelques liasses de billets de banque, représentant quatre-vingt mille francs à peu près.

C'est alors que Claudia se reprit à penser très sérieusement au duc Georges de la Tour-Vaudieu.

Le veuvage la rendant libre, rien ne l'empêchait de revenir se fixer en France.

Un plan du genre de ceux qu'elle combinait si bien autrefois prit naissance et se développa dans son esprit.

Pour mettre ce plan à exécution il fallait être à Paris.

Mistress Dick Thorn liquida ses affaires et,

après un court voyage dans le but de louer un hôtel tout meublé et d'avoir des détails nouveaux et très précis sur la façon de vivre du duc et sur son entourage, elle revint à Londres chercher sa fille Olivia pour l'amener à Paris et s'installer avec elle dans l'hôtel de la rue de Berlin.

Nous avons vu Jean-Jeudi s'introduire dans cet hôtel afin d'y voler, et nous savons quel fut le résultat de la tentative du bandit.

## XXXVII

Reprenons maintenant notre récit, momentanément interrompu par une excursion rétrospective indispensable.

Maintenant que nos lecteurs connaissent le passé de Georges de la Tour-Vaudieu, duc et sénateur, ils doivent comprendre quelle avait été l'épouvante de cet homme en voyant se dresser à l'improviste, après vingt années, un justicier sous la forme de René Moulin rencontré par lui au cimetière Montparnasse et dont il n'ignorait point les projets menaçants, non pour sa liberté, la prescription le couvrait, mais pour son honneur...

Depuis bien des années George ne savait pas ce que Claudia était devenue.

Il se mit tout à coup à penser à la courtisane avec une vague épouvante.

Cette épouvante aurait singulièrement grandi s'il s'était douté de sa présence à Paris, et surtout des intentions qui l'y ramenaient.

Rejoignons le duc de la Tour-Vaudieu au moment où il attendait l'inspecteur de la brigade de sûreté.

Dix heures du soir, sonnait à la pendule de son cabinet, l'arrachèrent à ses sombres réflexions.

Il entendit des pas dans la pièce voisine ; — il releva la tête, et les nuages qui couvraient son front disparurent.

On frappa discrètement à la porte.

— Entrez... dit-il.

La porte s'ouvrit et le valet de chambre parut...

— Que voulez-vous ? demanda Georges.

— Monsieur le duc, c'est M. Théfer.

— Faites entrer.

Le valet de chambre s'effaça pour laisser passer un personnage qui franchit le seuil du cabinet en s'inclinant avec un respect bien voisin de la plus plate obséquiosité.

Ce personnage, long et mince, pouvait avoir trente-cinq ans.

Sa redingote noire très étroite, boutonnée militairement jusqu'au cou, serrait les hanches et bombait sur la poitrine.

Ses cheveux bruns étaient taillés en brosses comme ceux d'un soldat, et son visage complètement rasé.

Ses traits ne se recommandaient ni par la régularité, ni par la distinction, et constituaient un ensemble des plus ordinaires.

Les yeux seuls, étincelant d'intelligence, devaient attirer l'attention d'un observateur et lui prouver qu'il n'avait point en face de lui un homme ordinaire.

Le duc s'était levé.

Théfer s'avança jusqu'auprès du bureau, s'inclina pour la seconde fois et se tint debout et immobile.

Le valet de chambre s'était retiré.

M. de la Tour-Vaudieu et l'inspecteur de la brigade de sûreté restèrent seuls.

— Je vous ai écrit, monsieur Théfer... dit Georges.

— Ma présence ici prouve à monsieur le duc que j'ai bien reçu sa lettre... Je n'ai pas perdu une minute pour me rendre à ses ordres...

— Merci de votre empressement.

— L'empressement est un devoir pour moi quand il s'agit d'obéir à monsieur le duc...

— Nous avons à causer... Mais d'abord prenez un siège, je vous prie.

Et le duc, tout en se réinstallant lui-même devant son bureau, indiqua de la main un siège à l'agent qui s'assit.

Il se fit un silence.

L'inspecteur attendait une question de M. de la Tour-Vaudieu.

Ce dernier entama l'entretien en ces termes :

— Êtes-vous toujours content de votre emploi à la Préfecture de police, mon cher monsieur Théfer ?

— Toujours, monsieur le duc, et je vous remercie

de nouveau, avec une profonde reconnaissance, de d'avoir accordé votre haute protection à laquelle je dois cette place...

— Vous étiez le fils d'un des plus anciens serviteurs de ma famille... Votre père m'a prouvé son dévouement à certaines époques difficiles de ma vie... J'ai cru devoir faire tout ce qui dépendait de moi pour payer au fils la dette contractée envers le père...

— Je serais bien heureux s'il se présentait une occasion de témoigner à monsieur le duc, non par des paroles mais des actes, ma gratitude sans bornes...

— Cette occasion viendra peut-être... Je ne doute pas de vous, soyez-en convaincu Théfer... Je sais que vous êtes une bonne nature... une nature reconnaissante... Aussi j'ai plus que jamais le désir de vous être utile...

— M. le duc me comble... dit l'inspecteur tout haut ; en même temps il pensait : Tant de prévenances ont certainement un curieux motif...

Ce grand seigneur doit avoir quelque chose à me demander...

Georges de la Tour-Vaudieu avait en effet besoin de Théfer, mais c'est par des chemins tortueux qu'il se proposait d'arriver à son but.

Il reprit :

— Vous faites toujours partie du service qui s'occupe plus spécialement des affaires politiques ?

— Oui, monsieur le duc...

— Alors vous connaissez les complots contre l'ordre de choses établi et contre la vie du souverain, qui se trament à l'étranger et dont les instigateurs viennent généralement d'Italie et établissent à Londres une sorte de quartier général avant d'arriver à Paris ?

— Je suis au fait de ces menées ténébreuses, oui, monsieur le duc, et je regrette profondément, comme tout bon citoyen, que la noble Angleterre soit un lieu d'asile pour les criminels... Nous n'ignorons point qu'en ce moment une conspiration s'ourdît de l'autre côté de la Manche et que des jours augustes sont menacés, mais jusqu'à présent tout est vague, tout reste confus. Les pistes sur lesquels on nous lance sont presque aussitôt reconnues fausses... Nous redoublons de vigilance et nous ne parvenons point à opérer une arrestation utile, à mettre la main sur un pauvre diable quelconque qui, par frayeur ou par cupidité, nous livrerait les secrets du complot.

— N'a-t-on pas dernièrement saisi des bombes venant de Londres ?

— Oui, monsieur le duc, dans un hôtel garni...

— L'homme à qui elles appartiennent a donc refusé de parler ?

— Quand on s'est présenté avec un mandat pour s'emparer de lui, il avait disparu... et l'on n'a pas retrouvé ses traces...

— Théfer, fit le duc après un silence, si vous mettiez la main sur un de ces insaisissables agents de l'Italie, arrivant de Londres, on vous en saurait gré à la Préfecture, je suppose ?...

Les yeux de l'inspecteur étincelèrent.

— A ! monsieur le duc, s'écria-t-il, à la suite d'une pareille capture, je pourrais tout ambitionner, tout demander, tout obtenir !...

Théfer avait prononcé les paroles qui précèdent avec un débordement d'enthousiasme, mais ce feu s'éteignit presque aussitôt, ce fut d'un ton d'absolu découragement qu'il ajouta :

— Par malheur, je ne dois espérer rien de semblable, et j'en suis réduit à reconnaître et à déplorer mon impuissance.

— Eh bien ! moi, reprit Georges de la Tour-Vaudieu, je puis faciliter votre tâche.

— Vous, monsieur le duc !

— Oui, moi... J'ai vu l'un de ces agents mystérieux, imprenables... Je me suis trouvé aussi près de lui que je le suis de vous en ce moment...

— Monsieur le duc me permet-il de lui demander où cette rencontre a eu lieu ?

— A Paris... l'homme en question s'y trouve depuis quelques jours...

— Monsieur le duc sait où demeure cet homme ?

— Non, et vous comprenez qu'il m'était interdit de le suivre, mais vous pouvez découvrir son adresse...

— Sans doute, si monsieur le duc veut bien me donner le nom et le signalement du personnage.

— J'ignore le nom, je pourrais vous donner le si